

Nietzsche, philosophe législateur
Séance 5 :
« Nietzsche législateur et la grande politique »

Résumé :

On présente souvent la pensée de Nietzsche comme une réflexion antipolitique voire apolitique. Pourtant, il élabore un projet de « grande politique » pour redéfinir l'activité du législateur comme une action sur la civilisation, étrangement conçue via l'analogie de l'élevage. Les réformes sociales ou religieuses s'avèrent insuffisantes pour penser une action transformatrice qui veut que « la physiologie soit la reine de toutes les autres questions ».

Déroulé de la séance :

- La critique de la « petite politique »
- Nietzsche antipolitique ?
- Élever l'homme : le modèle de Platon législateur
- Nietzsche progressiste ou réactionnaire ?

Bibliographie :

Par-delà bien et mal § 256

Crépuscule des idoles, « ce qui fait défaut aux allemands », § 4

Aurore, § 496

Crépuscule des idoles, « incursions d'un inactuel », § 47

Principaux textes

Par-delà bien et mal § 256

Du fait du clivage maladif que la démence nationale a instauré et continue à instaurer entre les peuples de l'Europe, du fait également des politiques à la vue basse et à la main leste qui, grâce à elle, occupent aujourd'hui le haut du pavé et ne soupçonnent pas le moins du monde à quel point la politique de désunion qu'ils pratiquent ne peut être, de toute nécessité, qu'une politique d'entracte,— du fait de toutes ces choses et de bien d'autres, aujourd'hui tout à fait inexprimables, on néglige ou réinterprète de manière arbitraire et mensongère les signes les moins équivoques à travers lesquels s'exprime le fait que *l'Europe veut devenir une*. Pour ce qui est de tous les hommes plus profonds et plus amples de ce siècle, la véritable orientation générale du travail mystérieux de leur âme consista à préparer la voie à cette *synthèse* nouvelle et à faire advenir, par anticipation, à titre expérimental, l'Européen de l'avenir. (...) Je songe à des hommes comme Napoléon, Goethe, Beethoven, Stendhal, Heinrich Heine, Schopenhauer.

Crépuscule des idoles, « ce qui fait défaut aux allemands », § 4

Si l'on se dépense pour la puissance, pour la grande politique, pour l'économie, le commerce mondial, le parlementarisme, les intérêts militaires,— si l'on dissipe de ce côté la quantité d'intellect, de sérieux, de volonté, de dépassement de soi, elle fait défaut de l'autre côté. La culture et l'Etat — il ne faut pas se faire d'illusion sur ce point — sont antagonistes : « L'Etat-culture » n'est qu'une idée moderne. L'une de ces choses vit au dépend de l'autre, l'une prospère aux dépens de l'autre. Toutes les grandes époques de la culture sont des

époques de déclin politique : ce qui est grand au sens de la culture fut apolitique, même *antipolitique*. (...) Au moment même où l'Allemagne émerge comme grande puissance, la France acquiert en tant que *puissance culturelle* une importance renouvelée.

Aurore, §496

Platon a merveilleusement montré comment le penseur philosophique, dans toute société établie, sera forcément considéré comme le modèle de toute perversité : car, en tant que critique des mœurs, il est le contraire de l'homme moral, et s'il ne parvient pas à devenir lui-même le législateur de mœurs nouvelles, son souvenir demeure dans la mémoire des hommes sous le nom de « mauvais principe ». Nous pouvons en déduire combien la ville d'Athènes, assez libérale et novatrice, a dû maltraiter durant sa vie la réputation de Platon : quoi d'étonnant si ce dernier — qui, comme il le disait lui-même, avait dans le sang « l'instinct politique » — a fait trois fois une tentative de réforme en Sicile, où semblait s'organiser justement alors un État grec méditerranéen ? Dans cet État et par lui, Platon pensait faire pour les Grecs ce que Mahomet fit plus tard pour les Arabes : fixer les coutumes importantes ou mineures et surtout le mode de vie journalier de chacun. Ses idées étaient aussi sûrement réalisables que le furent celles de Mahomet : n'a-t-il pas été démontré que des idées bien plus incroyables encore, celles du christianisme, étaient réalisables ? — Quelques hasards en moins, quelques hasards en plus — et le monde aurait assisté à la platonisation du midi européen : et à supposer que cet état de chose persistât encore aujourd'hui, nous vénérerions vraisemblablement Platon, le « principe bon ». Mais le succès lui fit défaut : et c'est ainsi qu'il garda la réputation d'un rêveur et d'un utopiste, — les épithètes plus dures ont disparu avec l'ancienne Athènes.

Crépuscule des idoles, « incursions d'un inactuel », § 47

On ne doit pas commettre ici de méprise au sujet de la méthode : une simple discipline des sentiments et des pensées est presque néant (— c'est à cela que tient le grand contresens de l'éducation en Allemagne, laquelle est totalement illusoire) : il faut commencer par convaincre le *corps*. S'imposer avec persistance des manières de se comporter remarquables et choisies, se faire obligation de ne vivre qu'avec des hommes qui ne se « laissent pas aller », suffit parfaitement à devenir remarquable et choisi : en deux, trois générations, tout est déjà *intériorisé*. Ce qui décide du sort du peuple et de l'humanité, c'est que la culture commence là où il *faut* — pas par « l'âme » (ce qui fut la funeste superstition des prêtres et demi-prêtres) : là où il faut, c'est le corps, la manière de se comporter, le régime alimentaire, la physiologie, le *reste* s'ensuit... Les Grecs demeurent pour cette raison le *premier événement* de l'histoire *en matière de culture* — ils savaient, ils *faisaient* ce qui était nécessaire ; le christianisme, qui méprisa le corps, fut jusqu'à présent le plus grand malheur de l'humanité.